

Traces d'un pèlerin

Jean-Claude Ravet

Numéro 775, novembre–décembre 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72905ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ravet, J.-C. (2014). Traces d'un pèlerin. *Relations*, (775), 16–17.

études postcoloniales contestent la perception vue comme occidentale d'un humanisme conçu comme un universalisme. D'où vient l'aspiration à la liberté, à l'égalité? Elle ne vient pas d'emblée avec la naissance! Nous sommes des êtres fabriqués par la culture, l'histoire, l'éducation, les contraintes et les possibilités des milieux dans lesquels nous naissons et évoluons. On *héríte* ainsi d'un certain nombre d'aspirations humaines qui impriment à notre humanisme un caractère particulier. L'affirmation des grandes valeurs rattachées habituellement à l'humanisme (liberté, égalité, justice, solidarité, paix, etc.) ne suffit pas à en garantir l'exercice. Sinon, comment expliquer que le nazisme ait pu naître dans une société allemande hyper éduquée, où beaucoup partageaient ces grandes valeurs?

Pour atteindre une forme d'harmonie entre les personnes humaines, certains voient l'humanisme comme le moyen de s'extraire des conditions structurelles (historiques, politiques, économiques) qui créent les conflits, les contraintes, les rapports de force. Je me méfie de ces formes

d'humanisme un peu rosâtres, émasculées en quelque sorte. Je pense que cette approche est malsaine: l'humanisme ne peut exister en dehors des rapports sociaux, qui sont presque toujours conflictuels. Une posture humaniste implique de critiquer les systèmes d'oppression dans lesquels nous sommes enserrés et d'affirmer que la liberté est la première des valeurs humaines.

NÉOLIBÉRALISME ET HUMANISME

L. G.: On ne peut pas parler d'humanisme en excluant les transformations qu'entraînent les nouvelles technologies de même que le néolibéralisme dans la réalité et la conception de l'être humain actuellement. Il y aurait beaucoup à dire... Je soulignerai seulement cet essai, *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale* (La Découverte Poche, 2010), qui démontre les ravages du néolibéralisme non seulement sur les sociétés, mais sur le psychisme des individus, entraînant «la fabrique du sujet néolibéral», selon les auteurs Pierre Dardo et Christian Laval. Ils montrent le caractère antihumaniste de cette évolution, et comment les valeurs de solidarité sont progressivement exclues

Traces d'un pèlerin

JEAN-CLAUDE RAVET

L'auteur est rédacteur en chef de *Relations*

C'était un jour de lumière, de montagne, de rivière, de ciel pur. C'était un jour de marche baigné de joie. La nature pénétrait la peau, le paysage se faisait intérieur: les arbres, le vent, l'eau, l'air, la terre, ses replis et ses visages, ses souvenirs et ses espoirs, ses voix, ses chants, ses pleurs, son sang, ses souffrances et ses angoisses. L'existence devenait vie; la parole, louange; le regard, silence; les bruits, murmures d'au-delà.

C'était un jour béni. Les pieds caressaient la peau de la terre, longuement. La matière exhalait l'esprit, le monde entraînait dans l'enfance, le monde dense d'êtres, d'odeurs, de chants embrassait jusqu'à l'étreinte. L'être devenait enfantement, naissance, enfance.

Le corps était dénudé par la lumière et le vent des hauteurs, dépouillé de tout artifice, de toute chose encombrante accumulée par distraction, par ennui. Il était baigné d'un souffle de vie comme dans une eau fraîche après un long voyage exténuant, lavant les peurs, les lâchetés, les errements, les oublis. Corps blessé par les amours mal aimées, les plaintes étouffées, les mains fermées, les regards détournés, les paroles refusées. Baptême lavant les fautes, libérant le rire. Grâce ruisselante. La marche se poursuit dans l'obscurité intérieure. Plus de peurs ni d'esquives qui vaillent, ni de raisons raisonnantes qui prorogent le voyage. Les yeux rejoignent le cœur. La chair, le souffle. Le pèlerin marche vers la source.

Ce jour-là, j'ai marché plus que d'habitude. Les pas me portaient. Volaient même. Emportés par un vent d'ailleurs, une puissante brise intérieure qui soulevait la douceur, la bonté, le désir du bien, tapis en moi.

Épouser la terre, embrasser les senteurs, les formes, les voix. Partager la demeure des vers, n'être qu'un homme parmi les bêtes, partie infime et belle de la vie. Naître au monde. Tel est le chemin du pèlerin. Étape après étape. Gîte après gîte. Nuit après nuit. Le pèlerin n'a pas de but: il fait l'apprentissage de la durée, du dépouillement, de la nudité. Silence et solitude l'accompagnent. Par eux, il apprend les mille voix millénaires de la terre, échos des êtres qui la peuplent, des ombres qui la couvrent, des spectres qui y errent. Il apprivoise leur présence, la profondeur du vivant en retrait du regard.

Je marche, emporté par mes pas, dans les recoins du temps et de ma mémoire, seuils où s'ouvre le présent. Je déambule comme un escargot, lentement et bavant, laissant une trace au sol, une part de moi-même qui imprègne la terre en guise d'alliance. Unissant à jamais le pèlerin que je suis et la terre dans un même destin.

Pèlerin, je balbutie la langue des origines, aussitôt oubliée. Le sens dévale les versants des montagnes, insaisissable, saisissant, flot puissant, comme les torrents improvisés au cœur de l'orage – qui disparaîtront aussitôt la tempête apaisée – entraînant avec eux, comme une traînée de terre, l'absurde. Je marche sans faillir sur des chemins qui se lézardent au passage, se muent en précipices, en cascades. La terre vacille. Je marche suspendu à mon regard, sur le fil surplombant l'abîme, confiant en la beauté terrible de l'instant.

et rejetées au profit d'un individu conçu comme seul responsable de lui-même et qui doit sans cesse entrer en compétition avec les autres. L'homme devient un loup pour l'homme, à l'encontre des aspirations humanistes.

C. D. : Le néolibéralisme et la globalisation capitaliste livrent l'homme à la fatalité du système et à ses propres pulsions de possession, de compétition et de domination, ce qui, selon le philosophe Adam Smith, est censé apporter l'ordre dans la société... Or l'humanisme peut sortir l'humain de la fatalité s'il croit à son potentiel de dépassement. L'humanisme chrétien, mais il n'est pas le seul, choisit de ne pas croire seulement au possible, à la réalité parfois misérable, mais aussi à l'impossible, que l'on cherche à faire advenir. C'est l'idée du salut. La réalité n'est pas simplement ce qui est, mais ce qui pourrait être, ce qui devrait être. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR CATHERINE CARON

Je suis si peu de chose et pourtant elle est là à mes côtés. Compagne de route, amie de toujours. Des êtres blessés, des cris de souffrance inapaisée, des plaies toujours ouvertes après tant de siècles d'humanité, des morts geignant leurs espoirs étouffés se joignent avec elle à moi, tendu comme une main ouverte puisant à la source. La paix. Le pèlerin n'a que ça dans sa main. C'est l'air qu'il respire, le pain qu'il mange, la poussière qui se colle à ses pieds et ses traces qu'il laisse sur le sol.

Le pèlerin ne garde rien de ce qui le comble. Le chemin épure. Il passe en remerciant et laisse sur son passage la bénédiction qu'il a reçue, qu'il ne peut garder pour lui. Ce sont des lettres d'amitié que ses pieds écrivent, expression intime de ses liens qui l'attachent à la terre, plus forts que la mort.

Le pèlerin est un habitant de la nuit. Il marche en pleine lumière, toujours à tâtons. Ébloui par tant de lumière inhabituelle. Il touche les choses par son regard comme des énigmes et s'imprègne de leur odeur. Il porte toujours la nuit avec lui. Comme prière inachevée, ruminant du sens du monde, remémoration des vivants, rêve des choses, espérance. Contemplation des visages rencontrés. Attente de l'inespéré.

Le détour, l'égarement font partie du chemin. Ils ne sont que le chemin qui s'étire, retarde le repos, improvise des rencontres inattendues. Comme la vie, il suit les plis insoupçonnés et capricieux du temps. Se perdre, n'est-ce pas la meilleure façon de se retrouver?

Le pèlerin, qu'il le veuille ou non, par le simple fait de s'être mis en marche, dans un effort de dépouillement



Éric Godin, *Sauve qui peut*, métal, 91,4 x 122 cm

et sous l'étoile de l'errance, est investi d'une mission. Témoigner des épousailles de la terre et du ciel. Du corps et de l'esprit, de l'âme et de la raison. Du jour et de la nuit. Du rêve et du réel.

On ne s'étonnera pas qu'il soit parfois regardé de travers. C'est qu'il dérange. Il n'est pas conforme à l'ordre des choses pour les gens qui se sont fait une fois pour toutes une idée claire de leur vie et du monde. Pas question pour eux d'y revenir. Or, le pèlerin ramène à contretemps l'embarrassante question de l'existence soustraite au questionnement. Mais son passage est une heureuse rencontre pour qui le sens du monde demeure ouvert et objet de quête. Son chemin peut ouvrir des brèches dans le mur de la quotidienneté. Laisser entrevoir l'extraordinaire, le miracle, le merveilleux au cœur du quotidien. Ce quelque chose qui donne goût aux choses, à la vie.

L'abandon est de mise. Quand la brume s'abat soudain sur le chemin de montagne, brouillant tout repère, le pèlerin n'a d'autre choix que de s'en remettre au chemin lui-même. Il marche alors en lui tenant la main. La vérité du chemin, c'est que nous sommes habités par une présence. La présence à cette présence suscite le chant et la lenteur. Seule la quiétude de l'instant compte. Elle enseigne la beauté de la liberté s'épanouissant dans l'écoute et la responsabilité. Être libre signifie alors rompre l'enchaînement, se tenir debout et répondre oui à la vie, solidaire, opposant un non à la fatalité, qui isole. C'est voir dans la nuit la promesse de l'aube et s'y tenir.